

GÉRARD LECAS

**LE SANG
DE NOS ENNEMIS**

Collection fondée par François Guérif

RIVAGES/NOIR

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Jeanne Guyon et Valentin Baillehache

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2023
pour la présente édition

Prologue

1962. La guerre d'Algérie tire à sa fin. En octobre 61, les autorités françaises ont jeté avec les représentants du gouvernement provisoire algérien les bases de ce qui aboutira aux accords d'Évian, scellant l'indépendance du pays à travers des référendums dont l'issue était jouée d'avance. Les Français d'Algérie se sentaient trahis par De Gaulle depuis son discours de septembre 59 où il avait évoqué pour la première fois l'autodétermination du territoire. En janvier 61, des incondtionnels de l'Algérie française, civils et militaires, vont fonder l'Organisation de l'Armée Secrète, dirigée par Jean-Jacques Susini. Durant dix-huit mois, l'OAS va commettre attentat sur attentat, visant aussi bien les populations musulmanes que les Français supposés favorables à l'indépendance, finissant par massacrer aveuglément leurs victimes, entravant ainsi le projet des gaullistes de se débarrasser de l'Algérie. Mais rien n'y fera, à partir d'avril 62, débutera l'exode de ceux qu'on appelle les pieds-noirs, deux millions de personnes fuyant l'Algérie pour retrouver la France qui vient de les rejeter.

Marseille. C'est là que débarquent des centaines de milliers de réfugiés. L'accueil de la ville, d'abord compatissant, tourne vite à l'hostilité. La mairie est tenue par Gaston Defferre, aurolé de sa gloire de résistant. Dans la résistance, se sont côtoyés des gens aux origines diverses, un certain

nombre de militants, de l'extrême gauche à l'extrême droite, qui connaîtront parfois des destins contraires après la guerre, certains policiers, d'autres truands, d'autres encore hommes politiques. Beaucoup retournant prestement leur veste au gré des opportunités.

Le futur maire de Marseille, lui, avait fréquenté entre autre les frères Guerini, qui à la libération vont faire main basse sur la cité et tous ses fructueux trafics, jeux, prostitution et enfin drogue grâce à la montée en puissance progressive de la *French Connection* : la morphine-base importée d'extrême orient est raffinée dans les labos marseillais, « les meilleurs du monde », puis l'héroïne est réexpédiée aux États-Unis. Les Guerini, qui fournissent un soutien logistique à Defferre pour ses campagnes électorales, obtiennent en échange une tolérance pour leurs activités. Toute la chaîne politico-judiciaro-policière est plus ou moins impliquée dans le système.

La prise du pouvoir par De Gaulle en 1958 va modifier la donne. Deux ans plus tard, apparaît le Service d'Action Civique, fondé en 1960 à partir du service d'ordre du RPF, le parti créé par De Gaulle en 1947, dont les membres s'étaient toujours violemment opposés aux militants communistes. Il est dirigé par des anciens d'extrême droite, notamment Paul Comiti, sous l'égide de Jacques Foccart, un curieux personnage, gaulliste « historique », issu lui aussi de la résistance et qui sera un des artisans de la création des services secrets français après la guerre avant de devenir par la suite l'homme de la « Françafrique ». Soldat de l'ombre, il avait la main sur toutes les activités occultes du régime et le SAC aura le statut étrange de police parallèle quasiment officielle. Parmi ses membres fondateurs, on comptera Pierre Lemarchand, ancien résistant lui aussi (et qui sera impliqué dans l'affaire Ben Barka), ainsi que Dominique Ponchardier qui deviendra, ironie de l'histoire, un des auteurs piliers de la Série Noire sous le pseudonyme d'Antoine Dominique. Le SAC, très actif

dans la région de Marseille, n'hésitera pas à recruter dans la pègre locale une partie de ceux qu'on a surnommés les « barbouzes », pour aller à Alger éliminer l'OAS, opération qui sera un fiasco. Le mouvement continuera d'entretenir des liens serrés avec le milieu marseillais. Jusqu'à quel point, on ne le saura jamais, ses archives ayant été détruites au moment de sa dissolution en 1982...

1

1^{er} juillet 1962

« C'est là-bas », dit Louis Anthureau en montrant la silhouette carrée d'un tube Citroën, tout au bout de la petite route. Ils avaient dépassé Le Sambuc depuis deux kilomètres. Il replia la carte routière. De loin, la masse métallique de la fourgonnette brillait sous le soleil comme un énorme glaçon. Molinari se contenta de grogner. Il avait ouvert la fenêtre de son côté et laissait pendre un bras par la portière... Tout autour d'eux, une platitude infinie d'eaux et de terres alternées. On devinait la présence inéluctable de la mer, toute proche, qui avalait l'horizon. Devant eux, la langue de terre s'enfonçait entre deux étangs. Un groupe de flamants roses s'envola à leur approche. Les deux hommes se taisaient. Ils avaient à peine échangé trois phrases depuis leur départ de Marseille.

On distinguait maintenant les détails de la camionnette dont la tôle alternait des raies sombres et lumineuses dans la lumière éblouissante. Une demi-douzaine de képis en chemise bleue était rassemblée à l'ombre du véhicule pour griller des cigarettes en attendant l'arrivée des flics du SRPJ.

Molinari coiffa un chapeau de toile claire et dès qu'il eut mis pied à terre, Anthureau regretta de ne pas avoir apporté un

couvre-chef, lui aussi. Manque d'expérience. Faute de mieux, il chaussa ses lunettes de soleil. L'un des policiers se dirigea vers eux, avec des galons de brigadier-chef sur l'épaule. Lui et ses hommes venaient de Fos-sur-Mer.

« Un type qui travaille dans les salines est venu nous prévenir au poste. Il a vu le corps en passant avec sa barque. C'est au bout... », et il montra un arbre isolé, un pin imposant planté à l'extrême pointe du promontoire qui disparaissait ensuite sous l'eau du marais.

Ils avancèrent jusqu'à l'endroit indiqué. On distinguait une forme tassée sous l'arbre et un objet carré juste à côté. Alors qu'ils n'étaient plus qu'à quelques mètres, l'odeur les frappa de plein fouet et ils eurent le même mouvement d'arrêt.

« En plein mois de juillet, c'est pas un cadeau », dit le brigadier en grimaçant. « Un dimanche, en plus », ajouta-t-il.

Molinari ouvrit la sacoche qu'il portait en bandoulière. Il en sortit un étui qui contenait des gants caoutchouc, une pince à prélèvement, des pochettes à scellés et des masques de gaze légère. Ils enfilèrent d'abord les masques. Ils s'approchèrent encore. Un nuage de mouches bourdonnait autour du cadavre. C'était un homme, entre trente et quarante ans, avec une chevelure noire très frisée, des sourcils épais. Il portait une chemise de coton beige à manches courtes, un pantalon clair, les pieds nus dans des sandales de cuir. Il avait les yeux fermés. Un hématome violet sombre marquait le côté gauche de la mâchoire et le nez tuméfié avait subi une déformation bizarre.

« Vous avez vu ça », dit le brigadier en pointant l'index vers les bras, sagement allongés le long du corps, comme si l'homme était mort au milieu d'une sieste. Une série de traces brunâtres constellait la peau, de la taille d'une pièce de dix centimes.

« On a écrasé des cigarettes sur lui.

– Exact, confirma Molinari sans émotion apparente. On dirait qu'il a passé un mauvais quart d'heure, notre copain... »

Malgré la canicule, Louis Anthureau sentit un frisson lui secouer l'échine, accompagné d'une pointe de nausée qu'il réprima en serrant les dents.

« C'est un Arabe, à première vue, dit le brigadier.

– Possible. Sa tête vous dit quelque chose ?

– Jamais vu, répondit l'autre avec un mouvement qui semblait juger la demande incongrue.

– Il a la peau claire pour un Arabe ».

Molinari se figea un instant, comme s'il réfléchissait au bien-fondé de sa propre observation. Puis il sortit l'appareil photo de la sacoche et prit une dizaine de clichés, sous tous les angles, avec des gros plans sur le visage. Anthureau expira à fond, puis enfila les gants et se pencha sur le cadavre. Il souleva délicatement le bras.

« Il est froid mais la rigidité cadavérique a disparu, ça doit bien faire deux jours qu'il est là. »

À l'école de police, on lui avait appris à estimer « l'âge » d'un cadavre.

« Il n'y a pas beaucoup de passage par ici, il aurait pu rester encore plus longtemps », dit le brigadier.

Molinari se pencha à son tour.

« Il n'est pas encore trop abîmé non plus, dit-il, je dirais au maximum trois jours, parce qu'avec la chaleur... »

Sa voix était étouffée par le masque. Il se mit à prendre des notes sur un carnet. Anthureau fouilla les vêtements du mort. Il n'y avait rien dans les poches poitrine de la chemise. Dans celles du pantalon, quatre tickets usagés de la RTM et une trentaine de francs en petite monnaie.

« Une montre de marque Kelton, commenta-t-il. »

Il se pencha pour coller son oreille au cadran. « Arrêtée, indique sept heures vingt. »

Molinari notait. En manipulant le poignet, Louis Anthureau remarqua une coulée brune qui descendait du coude. Il remonta délicatement la manche. À la saignée du bras,

un cercle bleuâtre délimitait un hématome au centre duquel un point noir semblait être la source du ruisseau qui avait coulé sur l'avant-bras.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda le brigadier mais aucun des deux autres ne répondit. Molinari prit encore deux clichés.

Ils retournèrent doucement le corps. D'autres hématomes marquaient le dos, de la ceinture jusqu'aux épaules.

« Ils se sont acharnés sur lui, dit Louis. Il n'a pas dû dire ce qu'il savait.

– Ou alors il ne savait rien... »

Le regard d'Anthureau se porta sur l'objet carré déposé juste à côté du mort. C'était un jerrican métallique, le modèle de cinq litres, sans aucun signe distinctif. Il leva les yeux sur Molinari qui observait lui aussi la chose. Prudemment, il posa les doigts sur le gros bouchon à vis qui tourna sans difficulté. Il se pencha sur l'ouverture. Un liquide sombre emplissait le jerrican presque en totalité. Une odeur forte, repoussante, lui monta au nez, filtrant au travers de la gaze du masque. Il trempa un doigt caoutchouté dans le liquide. Pourpre. Le brigadier s'approcha, fut frappé à son tour par les effluves.

« Ça pue la mort ce truc... »

– C'est du sang, déclara Molinari, c'est l'odeur du sang. »

Anthureau resta immobile un moment, vaguement hébété. Des mouches se mirent à bourdonner autour du jerrican. Il avait toujours le bouchon entre les doigts et choisit finalement de le remettre en place. Molinari remonta à son tour la manche de chemise de l'homme mort pour observer encore les traces à l'intérieur du bras.

« Hé, souffla le brigadier, on dirait qu'ils l'ont... »

Il mima un geste qui consistait à s'enfoncer un piston dans le bras. Il n'y avait pas besoin d'en dire plus. Il y eut un silence.

« Merde, finit par lâcher Anthureau d'une voix mal assurée, ça veut dire quoi ce truc ? »

– J’ai jamais vu ça », dit le brigadier qui jeta un regard en arrière vers ses hommes.

Molinari tourna les talons, fit quelques pas et sortit une cigarette. Le brigadier le suivit et Anthureau demeura seul près du corps. Il s’expliqua soudain la pâleur de la victime et brutalement, la puanteur des chairs mortes lui révolta l’estomac. En quelques enjambées précipitées, il rejoignit la rive, arracha son masque et expulsa trois jets successifs qui se confondirent avec l’eau trouble du marais. À une cinquantaine de mètres, un héron immobile semblait le fixer, la tête inclinée.

Vaguement humilié par cet aveu de faiblesse, il revint vers les deux autres en traînant les pieds. Le brigadier le dévisageait avec une expression indéchiffrable tandis que Molinari restait absorbé par ses pensées. Enfin, il expira un puissant panache de fumée et se tourna vers le gendarme.

« Ce n’est pas la peine que vous restiez ici, il n’y a pas un chat dans le secteur. Nous on va attendre la PTS et le procureur. »

Le brigadier hocha la tête, visiblement soulagé. Il salua les deux inspecteurs d’un geste de la main et rejoignit son groupe. Le tube s’éloigna en cahotant sur le chemin de terre. Molinari se retourna vers son équipier qui était venu se mettre à l’ombre du pin.

« Drôle d’affaire, hein, tu ne t’attendais pas à trouver un truc comme ça... »

– Non... Et toi, tu t’y attendais ? » rétorqua Louis avec une pointe d’agressivité. Il mit sa main en casquette pour se protéger de la réverbération du soleil sur l’eau. « C’est pas que c’est horrible à voir mais un mec saigné comme ça, comme un poulet, ça n’a pas de sens.

– Ça doit en avoir un, forcément, » dit Molinari.

Il s’approcha à nouveau du corps et Louis se sentit obligé d’en faire autant.

« On n'aurait peut-être pas dû marcher tout autour, avança-t-il.

– Pourquoi ?

– À cause des traces. Il paraît qu'à la PTS, ils peuvent faire des déductions à partir des traces. »

Molinari haussa les épaules. « Il a été amené ici après sa mort, pas besoin de bosser dans un labo pour voir ça. Ses vêtements n'ont pas de taches de terre. Il a bien dû se débattre, quand même.

– Et tu crois qu'ils l'ont... vidé de son sang avant... ?

– Un mec qui se prend un pruneau mal placé, par exemple, et qui meurt sur le coup... Hé bien, le cœur ne pompe plus et le sang arrête de couler. Donc ce gus-là vivait encore quand ils l'ont siphonné. Enfin moi, je vois les choses comme ça. Après, il faut attendre l'autopsie. »

Il tourna le dos et fit quelques pas jusqu'à la berge pour contempler l'horizon, comme s'il considérait inutile toute considération supplémentaire. Anthureau se détourna à son tour et se dirigea dans l'autre sens, jusqu'à rejoindre la voiture. Il ouvrit grand la portière et se laissa tomber sur le siège brûlant. Il fixa le corps allongé sous l'arbre. Son esprit balaya des hypothèses improbables, des scénarios à base de vampires ou de cérémonies sataniques. Quelques années plus tôt, il avait lu *Dracula*, et le nom de l'auteur lui était resté en mémoire, Bram Stoker. Il était soudain excité par le mystère et le défi que représentait le meurtre qu'il avait sous les yeux. C'était sa première véritable affaire depuis qu'on l'avait titularisé inspecteur. Aucune explication plausible ne lui vint à l'esprit. Il écarta d'emblée les vampires.

Il sentit une piqûre désagréable sur la main et d'une claque, écrasa le moustique qui lui enfonçait son dard dans la veine. L'idée de son sang aspiré par la bestiole le fit frissonner. Il alluma l'autoradio et balaya les fréquences. Il s'arrêta sur une station. *Apache*, les *Shadows*, un orchestre anglais avec

uniquement des guitares. Il croisa les jambes et se mit à battre la mesure du pied. Il aimait bien. L'année dernière, on lui avait prêté un quarante-cinq tours. Chuck Berry, un Américain. La première fois qu'il l'avait écouté, il était demeuré stupéfait. Le son, le rythme. Il ne comprenait rien aux paroles mais aucune importance. D'une façon mystérieuse, il s'était senti en symbiose. Ces types-là avaient son âge.

« C'est quoi cette musique ? »

Il sursauta parce qu'il n'avait pas entendu Molinari se rapprocher. Il haussa les épaules. « Je ne sais pas... Je suis tombé dessus par hasard. »

Louis attendit que l'autre fasse un commentaire, des mots auxquels il pourrait s'accrocher pour entamer une conversation, mais Molinari se tut. Il observa son partenaire. Un physique a priori banal, la quarantaine bien entamée, silhouette trapue, cheveux en brosse, mais avec une telle fixité dans le regard, un œil qui semblait ne jamais ciller, que sa présence mettait mal à l'aise ses interlocuteurs. On ne savait pas grand-chose sur lui. Il avait intégré la DPJ de Marseille depuis un mois, à la même époque que Louis. On savait qu'il venait de passer un temps à Alger, dans des circonstances un peu mystérieuses, et qu'auparavant il se trouvait à Paris. Les autres flics ne l'aimaient pas. Des rumeurs couraient sur son compte. Sa nomination aurait été imposée « d'en haut ». Le grand maître du bras armé du pouvoir, invisible et tout-puissant, le poisson-pilote de toutes les affaires poisseuses du régime. Foccart. Gaulliste dit « indiscutable », au passé de résistant parfois énigmatique. Son seul nom inquiétait, telle une menace tapie dans l'ombre.

Molinari se pencha pour tourner le bouton de l'autoradio. Il chercha un peu puis s'arrêta sur Inter Actualités. C'était Jean Lanzi qui parlait.

Les premiers chiffres de fréquentation des urnes montrent que le référendum en Algérie devrait être un succès. En cas de

victoire du oui, ce qui semble peu faire de doute, confirmant ainsi le scrutin du 8 avril en métropole, le général De Gaulle a annoncé aujourd'hui qu'il ratifierait l'indépendance de l'Algérie le plus tôt possible, ce qui aura pour conséquence que les 102 députés et sénateurs élus des départements d'Algérie se retrouveront de fait privés de tout mandat... D'innombrables manifestations de joie ont d'ores et déjà commencé dans tout le pays et les troupes de Boumédiène, le principal soutien de Ben Bella, se sont massées à la frontière à partir de la Tunisie ou du Maroc. On rapporte qu'elles se heurtent parfois aux groupes armés du GPRA qui semblent leur disputer le pouvoir...

Les deux hommes écoutèrent en silence, puis Molinari se retourna vers son collègue.

« C'est bien, non ?

– Quoi ?

– L'indépendance. »

Louis se sentit observé d'une façon particulière, sans comprendre vraiment pourquoi.

« Oui, c'est bien... évidemment », acquiesça-t-il puis il consulta sa montre.

« Tu as voté en avril ?

– Je n'avais pas encore pu m'inscrire sur les listes.

– Ah... ça ne t'intéresse pas.

– Si, ça m'intéresse », rétorqua Molinari d'un ton un peu sec et Louis fut sur le point d'ajouter quelque chose mais préféra finalement se taire.

La PTS arriva une demi-heure plus tard. Les deux policiers s'étaient assis contre la carrosserie de la Peugeot, côté ombre. Sous l'arbre, l'odeur était trop forte. Les types du labo leur reprochèrent d'avoir piétiné les alentours du corps.

« Il fallait tracer une voie et vous y tenir. »

Ils s'affairèrent un quart d'heure autour du cadavre.

« Des barjots... Il a été méchamment tabassé et entièrement vidé de son sang.

– On avait compris.
– C'est pas des professionnels qui ont fait la perfusion, c'est du boulot dégueulasse. À part ça, entre trente et quarante ans, dentition entretenue, mains soignées. Pas un paysan en tout cas.

– Vous pensez que c'est bien son sang, dans le jerrican ?

– On vérifiera mais pourquoi ça ne serait pas le sien ? En tout cas, c'est le premier meurtre par don du sang forcé qu'on voit dans la région !

– Vous pensez que ça s'est déjà pratiqué ailleurs ? »

Le type réfléchit en levant les yeux puis secoua la tête.

« Jamais entendu parler. Je ne comprends pas l'intérêt. On dirait qu'ils ont voulu démontrer quelque chose. Ce serait bien que le proc ne tarde pas trop, il va commencer à shlinger dur, le copain. »

Le procureur ne se dérangeait pas le dimanche et avait mandaté le substitut de garde, un homme trop gras dont la transpiration abondante dessinait des continents sombres sur sa chemise. Tout en écoutant les flics lui résumer la situation, il sortit de sa poche un mouchoir pour essuyer ses lunettes et son regard de myope lui donna un air vaguement abruti. Il s'asséna une claque sur la joue pour se débarrasser d'un moustique et les chairs de son visage oscillèrent. Il remit ses carreaux en place pour observer de loin la silhouette du corps toujours allongé sous l'arbre, avec une expression hostile, comme s'il redoutait le moment où il allait devoir s'approcher. Finalement, il franchit la distance à petits pas parcimonieux, plaquant son mouchoir contre son visage pour s'épargner les miasmes, puis estimant qu'il en avait assez vu, s'empressa de battre en retraite.

« Qu'est-ce que c'est que ce truc ? »

Sa question ne s'adressait à personne en particulier et il n'obtint pour toute réponse qu'une vague de moues perplexes

et de haussements d'épaules. « Il faut être dingue pour faire ça », ajouta-t-il encore à mi-voix.

« Le procureur Thomasson prendra contact aujourd'hui avec le commissaire Colonna pour les rogatoires. Vous êtes les nouveaux ? » fit ensuite le substitut en dévisageant Anthureau et Molinari.

« On est arrivés fin mai, répondit Louis, tous les deux.

– Ah, et on vous a mis ensemble... D'habitude, on colle un bleu avec un ancien. »

Ils ne répondirent pas.

« Vous, vous étiez déjà dans la police, je suppose ? »

Cette fois, le substitut s'adressait plus particulièrement à Molinari. Il attendit en vain la réponse parce que le policier demeura totalement impassible, comme s'il n'avait pas entendu. Le visage du substitut fut envahi d'une rougeur subite. Il repartit peu après puis les types de la PTS déposèrent le corps dans leur fourgon après l'avoir enveloppé dans une double bâche en plastique. Ensuite, ils sortirent une bouteille de pastis et un litre d'eau de la glacière où ils stockaient les échantillons prélevés. Ils trinquèrent tous ensemble puis Anthureau et Molinari reprirent la Peugeot.

2

Marcel Azzara. Son regard balaya lentement le port à travers la fenêtre ouverte de son bureau. De l'autre côté, sur le quai de Rive Neuve, un chalutier quittait paisiblement son ancrage en laissant une traînée à peine visible dans son sillage. Il aimait ce genre de spectacle. Il tira sur son cigare et souffla lentement un interminable panache bleuté. Il aimait les cigares. Tout au fond, devant le quai des Belges, plusieurs bateaux étaient alignés. Dont le sien. Son yacht, le *Nautille bleu*. À vrai dire, Azzara sortait assez peu en mer. Il n'appréciait pas vraiment la navigation. Trop long, il s'emmerdait, envie de dégueuler dès que ça bougeait. Ce qu'il voulait, c'était que son navire soit amarré là, bien en vue, sous les yeux de la population. C'était cela qu'il désirait.

Tous ceux qui comptaient dans la ville avaient grimpé sur son yacht. Il organisait des réceptions à bord, sans s'éloigner du quai. Du champagne, des filles, parfois un peu d'opium pour les initiés, des recettes éprouvées. D'autres fois, il trimballait ses hôtes pour une sortie d'une journée, pas trop loin, vers les calanques de Cassis. Il avait emmené Defferre, le mois dernier. Toute la clique du maire l'avait accompagné, ceux du conseil municipal et les autres aussi. Stefani,

Houzenbeck, Martin. Les anciens du réseau Brutus¹ mais aussi ceux qui avaient aidé Gaston à prendre le pouvoir à la fin de la guerre en s'emparant du *Petit Quotidien*, le futur *Provençal*. Ceux-là, on n'avait pas été très regardant sur leur passé.

De sa fenêtre, il pouvait voir l'hôtel de ville, de l'autre côté du bassin. Demain matin, Defferre y recevrait tout ce qui comptait dans la ville. Il allait annoncer la construction d'un tunnel sous le port et chacun voudrait en profiter pour se rappeler au bon souvenir des autorités compétentes, comme à chaque fois qu'on présentait un gâteau à partager. Marcel Azzara serait là aussi, bien entendu. Il serrerait les mains, distribuerait sourires et tapes dans le dos mais officiellement ne demanderait rien ; ce n'était pas sa façon d'agir.

Il venait d'écouter la radio. Cette histoire d'indépendance, ça ne faisait pas ses affaires mais il ne put retenir un sourire en pensant à la façon dont le général avait baisé tous ces pigeons. Je vous ai compris, la bonne blague ! Eux, ils n'avaient rien entravé ! De Gaulle ne s'embarrassait pas de scrupules. Azzara aimait les hommes sans scrupules. C'est ainsi qu'il avait survécu.

Pour l'instant, la situation ne présentait que des mauvais côtés. Marseille était envahie par les réfugiés et la pagaille régnait dans la ville. Boulin, le ministre des rapatriés, s'obstinait à déclarer qu'ils étaient simplement venus en vacances et que l'exode n'existait que dans les journaux. Celui-là, si tous les cons savaient nager, il aurait déjà traversé l'Atlantique... On venait de rapporter à Marcel Azzara que trois bar-tabacs s'étaient fait braquer dans le cinquième, vers Saint-Pierre et la Conception. Il y avait eu une fusillade, deux blessés. Des bandes venues d'Oran. Ils croyaient qu'ils allaient faire la loi

1. Réseau de résistance socialiste que Defferre va diriger à partir de fin 1943. (*Toutes les notes sont de l'auteur*)

ici, sur le territoire des Marseillais. Marcel n'aimait pas ça, pas du tout. Il était foncièrement un homme d'ordre.

Mais ce n'était qu'un détail. Le plus important, c'était que l'indépendance de l'Algérie annonçait la fin de la guerre et donc de certains besoins qu'il avait su satisfaire avec profit. Pourtant, il ne pouvait pas envisager de ralentir ses activités. Son instinct lui soufflait que ne plus avancer, c'était mourir. Alors, il avait décidé de basculer dans une nouvelle dimension. Fin des petits trafics étriqués, des combines locales, il avait déjà élargi son champ d'opération à l'échelle de la Méditerranée, mais à présent il voyait encore plus grand. Le nouveau marché se jouerait à la dimension mondiale et lui, il en serait le pivot, le cerveau qui établirait toutes les connexions. Asie, Europe, Amérique. Des profits qui allaient se multiplier d'un continent à l'autre...

Il avait passé plusieurs mois à négocier et organiser toute l'affaire. Pour installer l'infrastructure de l'organisation et faire le premier achat, il avait eu besoin d'argent. Beaucoup d'argent, et rapidement. Il avait dû emprunter. Banque Legendre. Un ami, Legendre, d'autant plus qu'il lui confiait toutes les recettes issues de ses deux casinos, mais quand il s'agit de négocier un prêt, il n'y a plus d'amis. En contrepartie d'une certaine discrétion sur l'utilisation des fonds, il avait accepté des taux d'intérêt totalement prohibitifs. Il fallait impérativement qu'il rembourse le plus rapidement possible. Il avait pris de gros risques. Mais le risque lui avait toujours réussi.

La marchandise ne ferait que transiter par la région. Avant de repartir. Après transformation en belle et bonne poudre blanche. Direction Philadelphie, United States. Bien sûr, à Marseille, ce ne serait pas la première fois. Les Carbone et autres avaient inauguré le système dans les années 1930, mais ils en étaient restés au stade artisanal. Lui, il allait passer à l'ère industrielle.

Pour introduire le produit en toute sécurité, il avait mis sur pied une organisation complexe mais impeccable. Un coup de maître. Un jeu de poker magistral à l'issue duquel Marcel Azzara allait baiser tout le monde. Aussi bien les douanes françaises que ceux qui, à Marseille, rêvaient de poser leur cul merdeux en haut de la pyramide. Au sommet, il n'y avait pas d'espace pour beaucoup de monde. Et il était prêt à tout pour y faire sa place.